843M73
Op
1925

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JAN 07 1987
DEC 26 1986
MAR 07 1990
MAR 08 1990
JUL 25 1995
JUN 29 1995
OCT 14 1999
OCT 12 1999
APR 15 2003

L161—O-1096

Pietrozzo AR

LES CLASSIQUES POUR TOUS

MOLIÈRE

J. B. Burner

LES PRÉCIEUSES RIDICULES



LIBRAIRIE HATIER

N° 23

LIBRAIRIE A. HATIER, 8, Rue d'Assas, PARIS (VIe)

LES CLASSIQUES POUR TOUS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

CHAQUE EXEMPLAIRE . .. .

BALZAC. — César Birotteau. — Le Colonel Chabert. — Le Cousin Pons. — Eugénie Grandet (2 vol.). — Un Episode sous la Terreur. — Louis Lambert. — Le père Goriot. — La Recherche de l'Absolu (2 vol.).

BANVILLE (Th. de). — Gringoire.

BAUDELAIRE. — Pages de critique. — Poèmes en prose. — Poésies choisies.

BEAUMARCHAIS. — Le Barbier de Séville.

BELLAY (J. DU). — Œuvres choisies.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie.

BOILEAU. — L'Art poétique. — Epîtres. — Le Lutrin. — Satires.

BOSSUET. — Trois Oraisons funèbres. — Cinq Sermons. — Maximes et Réflexions sur la comédie.

BOURDALOUE. — Sermons.

BUFFON. — Discours sur le style

CHANSON DE ROLAND (LA).

CHATEAUBRIAND. — Atala. — Les Martyrs (2 vol.). — Mémoires d'Outre-Tombe (2 vol.).

CHÉNIER (André). — Poésies choisies.

COLLÉ. — La Partie de chasse de Henri IV.

COMTE. — Philosophie positive (extraits).

CONDILLAC. — Traité des Sensations.

CORNEILLE. — Attila. — Le Cid. — Cinna. — Horace. — Mélite. — Le Menteur. — Nicomède. — Polyeucte.

COURIER (P.-L.). — Lettres d'Italie. — Pamphlets.

DELAVIGNE (Casimir). — Louis XI.

DESCARTES. — Discours de la Méthode. — Méditations métaphysiques. — Principes de la Philosophie (Livre I).

DESTOUCHES. — Le Glorieux.

DIDEROT écrivain d'Art (2 vol.).

FABLIAUX et Contes Choisis du Moyen Age.

FABRE d'EGLANTINE. — Le Philinte de Molière.

FARCE DE MAITRE PATHELIN (La).

FÉNELON. — L'Education des Filles. — Fables. — Lettre à l'Académie. — Dialogues des Morts. — Télémaque (2 vol.).

FLORIAN. — Fables choisies.

FONTENELLE. — Eloge des Savants.

FRANÇOIS DE SALES (St). — Introduction à la Vie dévote.

FROISSART. — Les Chroniques.

FURETIÈRE. — Le Roman bourgeois.

GAUTIER (Th.). — Poésies choisies.

GIRODET. — Ecrits sur l'art.

GOLDONI. — Le Bourru bienfaisant.

GRESSET. — Le Méchant.

JOINVILLE. — Histoire de saint Louis.

JOUFFROY. — Mélanges philosophiques.

LA BOÉTIE. — De la Servitude volontaire.

LA BRUYÈRE. — Caractères et Portraits.

LA FAYETTE (Mme de). — La Princesse de Clèves.

LA FONTAINE. — Fables choisies (2 vol.).

LAMARTINE. — Méditations poétiques ; Nouvelles Méditations ; Harmonies (2 vol.). ; Graziella ; Histoire des Girondins (2 vol.) ; La Mort de Socrate — Le Chant du Sacre (1 vol.) ; Voyage en Orient ; Chefs-d'œuvre poétiques ; Jocelyn (extraits).

LA ROCHEFOUCAULD. — Maximes.

(Voir la suite page 3 de la couverture.)

MOLIÈRE

LES
PRÉCIEUSES RIDICULES

NOTICE ET NOTES

PAR

Ch.-M. des GRANGES



PARIS

LIBRAIRIE A. HATIER

8, Rue d'Assas, VIe

VIE DE MOLIÈRE

(1622-1673)

A Paris, dans le quartier des Halles, naquit en janvier 1622, Jean-Baptiste Poquelin, fils d'un tapissier du Roi. Le père Poquelin, bien qu'il n'eût d'autre ambition que de voir son fils tapissier comme lui, tint à lui faire donner la meilleure éducation ; et l'enfant suivit les classes du célèbre Collège de Clermont (Louis-le-Grand). Il y fréquenta la jeune noblesse du temps, et plus tard il devait retrouver comme protecteur son ancien condisciple le Prince de Conti. Mais surtout, il y apprit, sous la direction d'excellents maîtres, à lire et à comprendre les auteurs latins. Une tradition veut qu'il ait eu ensuite pour professeur de philosophie le célèbre Gassendi, puis qu'il ait fait son droit.

En 1643, le jeune Jean-Baptiste Poquelin, renonçant au métier et à la charge de son père, se fit comédien. Avec la famille Béjart, il fonda l'*Illustre Théâtre.* Cette troupe assez inexpérimentée donna, sans grand succès, des représentations d'abord au Jeu de Paume des Métayers (rue Mazarine), puis au Jeu de Paume de la Croix-Noire, au Port-St-Paul (quai des Célestins). C'est alors que J.-B Poquelin prit le nom de *Molière.*

De 1645 à 1658, Molière parcourut les provinces avec sa troupe On sait qu'il a joué à Bordeaux. à Toulouse, à Montauban, à Narbonne, etc... Vers 1650, il semble avoir établi son quartier général à Lyon, d'où il va donner des représentations dans différentes villes du Midi, notamment à Pézenas et à Montpellier, pendant la réunion des États du Languedoc : il est alors protégé par le Prince de Conti. C'est à Lyon, en 1653, que Molière compose sa première comédie originale, *l'Étourdi*, suivi, en 1656, du *Dépit amoureux.* Son répertoire comprend les tragédies à la mode celles de Corneille, Rotrou, du Ryer, etc., des comédies des mêmes auteurs, et de nombreuses *farces*, qu'il emprunte aux Italiens ou aux traditions populaires.

843M12
Op
1925

Molière débute à Paris en 1658, devant la cour. Monsieur, frère du Roi, lui donne la salle du Petit-Bourbon, puis celle du Palais-Royal Désormais, son histoire se confond avec celle de ses pièces, dont voici les principales :

1659 : *Les Précieuses ridicules*, — 1661 : *L'École des Maris*.— 1662 : *L'École des femmes*, — 1663 : *La Critique de l'École des femmes*, et *l'Impromptu de Versailles*, — 1664 : *Tartuffe* (en 3 actes), — 1665 : *Don Juan*, — 1666 : *Le Misanthrope* — *le Médecin malgré lui*, — 1667 : *Tartuffe* (en 5 actes , interdit) — 1668 : *Amphitryon*, — *L'Avare*, — 1669 : *Tartuffe* (autorisé), — 1670 : *Le Bourgeois gentilhomme*, — 1671 : *Psyché*, — *Les Fourberies de Scapin*, — 1672 : *Les Femmes savantes*, — 1673 : *le Malade imaginaire*.

Pendant la troisième représentation du *Malade imaginaire*, le 14 février 1673, Molière, qui souffrait depuis longtemps de la poitrine et de l'estomac, eut une crise ; transporté chez lui, rue de Richelieu, il expira quelques heures après. Sa veuve dut demander au Roi lui-même l'autorisation de lui faire des funérailles religieuses, car l'Eglise excommuniait alors les comédiens.

Molière avait épousé en 1662 Armande Béjart, qui joua sur son Théâtre les rôles de *grande coquette*. Louis XIV avait été le parrain de leur premier enfant. D'ailleurs, la protection du Roi ne manqua jamais à Molière, qui put ainsi ridiculiser librement sur la scène les *petits marquis* et les faux dévots. Il est vrai que le poète dut souvent travailler à des ouvrages hâtifs composés pour les divertissements de la cour.

Après la mort de Molière, Armande Béjart épousa le comédien Guérin, et transporta sa troupe rue Guénégaud. En 1680, cette troupe fut, par ordre royal, réunie à celle de l'Hôtel de Bourgogne, et la nouvelle société prit le nom de *Comédie-française* : le répertoire de Molière est resté, depuis plus de deux siècles, son principal titre à l'estime du public au point qu'on l'appelle souvent *La Maison de Molière*.

———

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

(18 novembre 1659).

Les vraies et les fausses précieuses — De 1618 à 1650 environ Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, réunit dans son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre l'élite de la société parisienne et des gens de lettres. Son dessein avoué était de réagir à la fois contre la *liberté des manières* et contre la *licence du langage.*

Le premier genre de réaction explique la place que tient à l'Hôtel de Rambouillet la *galanterie.* Dans une réunion de gentilshommes et de dames, comment ne point parler d'amour ? Mais on n'en parlera pas, du moins, comme à la cour de François Ier ou de Henri IV, d'une façon trop *cavalière,* et surtout on ne le prendra point pour thème de contes *gaulois* ou *italiens,* à la manière de Boccace, de Bonaventure des Périers ou de Marguerite de Navarre. Mme de Rambouillet semble avoir eu l'honneur d'imposer la première aux hôtes de son salon une parfaite convenance dans l'expression de l'amour.

Quant au *langage,* les précieuses de l'Hôtel de Rambouillet veulent d'abord lui donner, et légitimement, de la décence, de la délicatesse et en même temps de la propriété. *Tout dire,* même les choses les plus difficiles à dire, *sans brutalité comme sans obscurité,* tel a été l'idéal précieux. De là on passe très vite à la périphrase spirituelle, à la métaphore piquante, — d'où il n'y a qu'un pas vers l'affectation. Mais ce n'est point à l'Hôtel de Rambouillet que l'on pratique ce dernier genre de *préciosité* ; c'est dans les salons rivaux, chez Mlle de Scudéry, chez Mme de Bouchavannes, chez la comtesse de Brégis, et surtout en province, à Poitiers, à Bordeaux, à Lyon, à Montpellier. Nous connaissons très bien les excès de la préciosité par *la Précieuse ou le Mystère des ruelles* de l'abbé de Pure (1656), et surtout par le *Grand Dictionnaire des précieuses* de Somaize (1660).

C'est Somaize (1) qui nous a conservé, avec les noms et les surnoms des principales *précieuses,* les métaphores dont les plus exagérées d'entre elles faisaient usage dans la conversation.

(1) *Somaize.* Antoine Beaudeau, sieur de Somaize (on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort). est surtout célèbre par deux ouvrages : Le *Grand Dictionnaire des précieuses ou la clef du langage des ruelles* (1660) et le *Grand Dictionnaire historique des précieuses* (1661).

On appelle la lune *le flambeau du silence* ; le lit, *l'empire de Morphée* ; les dents sont *l'ameublement de la bouche* ; les pieds, *les chers souffrants* ; la main, *la belle mouvante*; une bougie, *le supplément du soleil* ; un miroir, *le conseiller des grâces* ; un verre d'eau, *un bain intérieur* ; la cheminée, *l'empire de Vulcain*; le soufflet, *la petite maison d'Éole*. Les précieuses se servent aussi de tours de phrases abstraits : *avoir du fier contre quelqu'un* (être en colère) ; *donner dans le doux de la flatterie*, etc. Parmi toutes ces métaphores, il en est qui ont passé dans la langue courante, comme *laisser tomber la conversation*, *mettre une question sur le tapis*, *travestir sa pensée*, etc. Enfin elles « ponctuent » leurs affirmations d'adverbes comme *furieusement*, *terriblement*, etc.

Au fond, et quand on passe sur les exagérations puériles des *fausses* ou des *ridicules* précieuses, la préciosité est bien l'esprit de politesse et d'élégance appliqué à la conversation. Il s'élève, comme une barrière nécessaire, contre l'envahissement du style par la grossièreté. Les excès ont vite passé ; Molière leur a donné le coup de grâce en 1659. Les avantages sont restés ; et Molière lui-même, qui s'était formé en province et qui excellait dans la farce, doit à cette épuration et à cette *éducation* du style la tenue et la beauté harmonieuse du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*.

Les sources des « Précieuses ». — La *mystification* qui constitue l'intrigue des *Précieuses*, n'est pas de l'invention de Molière. Somaize l'a fait ressortir avec toute la malveillance possible dans une pièce qu'il publia en 1660, sous le titre : *les Vraies Précieuses*. Là, il accuse Molière d'avoir volé son intrigue à une comédie de l'abbé de Pure (1) *la Précieuse*, représentée en 1656 par les comédiens italiens, et tirée sans doute de *la Précieuse ou e Mystère des ruelles*, roman du même auteur, publié quelques mois auparavant

On croit devoir s gnaler aussi une comédie non représentée de Chappuzeau (2), *le Cercle des femmes* (1656). Si l'on peut établir un rapport quelconque entre cette pièce et *les Précieuses*, il faudra donc citer vingt ou cent petites comédies de l'ancien répertoire, où ce genre de *quiproquo* était traditionnel. Traditionnelle aussi était la raillerie du jargon mondain, depuis *le Baron de Fœneste* (1630), d'Agrippa d'Aubigné, et *les Dialogues de français italianisé* (1578), d'Henri Estienne, jusqu'au

(1) *L'abbé de Pure* (1634-1680) avait publié sa *Précieuse* (4 vol.) en 1656. Il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages historiques et de traductions qui ne sont pas sans valeur. Boileau l'a ridiculisé, un peu durement. — 2. *Chappuzeau* (1625-1701) est surtout célèbre par son *Théâtre français* (Lyon, 1674), ouvrage en trois livres, qui contient de très utiles renseignements pour l'histoire du genre dramatique et des comédiens au XVIIe siècle. — Cet ouvrage a été réimprimé avec préface et notes de Georges Monval, Paris, 1875 (Bonnassier).

Francion (1622) et au *Berger extravagant* (1627), de Charles Sorel, et jusqu'au *Cercle*, de Saint-Evremond (1656)

Quelle est la véritable portée de la pièce ? — Cependant Molière semble ne pas avoir prévu la véritable portée de sa comédie. C'est peut-être d'instinct, sans intention de satire, qu'il raille si vivement les affectations de sentiment et de langage de la société précieuse. Mais dans quelle mesure en veut-il à la préciosité même, à celle qui n'est que la *distinction*, et que paraît avoir incarnée si dignement la sympathique marquise de Rambouillet ? Là est vraiment le problème intéressant. On peut, selon nous, répondre ainsi : 1° Molière n'a point connu les *vraies* précieuses. Pendant ses voyages en province, il n'a pu observer que des *singes*, des imitatrices maladroites, qui prenaient à la lettre ou interprétaient à contresens les romans et les poèmes à la mode, et qui appliquaient sottement à la vie quotidienne et bourgeoise ce qui ne devait être qu'un délicat amusement de l'esprit ; 2° rien d'étonnant que Molière ait rendu les originaux plus ou moins responsables de ces « vicieuses imitations ». Son génie très franc, son fonds gaulois, ses origines de petite bourgeoisie commerçante, sa libre vie de comédien, tout le disposait à ne point comprendre même ce qu'il y avait d'excellent dans la préciosité. Il pouvait bien n'y voir qu'une des formes de cette pruderie ou de cette hypocrisie qu'il se préparait à démasquer et à poursuivre dans toutes ses œuvres ; 3° Molière, en arrivant à Paris, se trouve devant un public qui, en majorité, à la ville comme à la cour, le juge excellent dans la farce. Mais il sent, dans une partie de ce public, une secrète opposition : la farce commence à être dédaignée. Des spectateurs et des spectatrices *de bon ton*, sortis de salons à la mode, ont peut-être murmuré déjà contre la liberté de certains sujets, contre la crudité de certains mots. Il s'agit pour lui de discréditer par le ridicule cette fausse délicatesse qui pouvait s'imposer à tous et compromettre son succès Il n'hésite pas à prendre l'offensive. Par un coup de génie, il met les rieurs de son côté. Il rend à jamais *ridicules* toutes les *précieuses* de son temps, dont il achèvera la déroute dans la *Critique de l'école des femmes ;* 4° mais enfin Molière ne voudrait pas s'aliéner les spectateurs de marque dont il a besoin. Aussi, dans la préface de sa pièce, établit-il une distinction et explique-t-il que les « véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal ». Excuses inspirées par l'intérêt et par les conseils d'amis intelligents.

La représentation. — *Les Précieuses ridicules* furent-elles d'abord jouées en province, comme le prétendent Grimarest, Voltaire et Rœderer ? et cette *farce* fut-elle seulement retouchée en 1659 ?

Si la pièce faisait déjà partie de son répertoire, pourquoi Molière eût-il attendu près d'un an pour la jouer devant le public parisien ? Il est donc probable qu'il la composa l'année même où elle fut représentée, et c'est ce qui ressort de cette expression de La Grange ; « En 1659, M. de Molière fit la comédie des *Précieuses* (1). »

La première représentation eut lieu le mardi 18 novembre 1659, à la suite de *Cinna*. Le succès en fut très vif, et il semble que Molière ne l'ait pas prévu, puisqu'il ne doubla pas le prix des places, comme c'était l'usage chaque fois qu'on jouait une nouveauté. Mais on ne voit reparaître l'ouvrage que le 2 décembre suivant. Un « alcôviste de qualité », d'après Somaize, aurait eu le crédit de le faire interdire, ce qui semble prouver que les railleries de Molière avaient blessé des personnes plus considérables que les « pecques provinciales ».

A cette reprise, le succès fut encore plus grand ; Molière doubla son tarif, et les *Précieuses* furent jouées 44 fois, jusqu'au 11 octobre, date à laquelle la troupe abandonna le théâtre du Petit-Bourbon. La pièce fut également représentée plusieurs fois par les comédiens « en visite », dans différents salons de Paris, et deux fois devant le Roi, en cette même année 1659. Jusqu'à la mort de Molière (1673), les *Précieuses* furent jouées 56 fois à la ville et 5 fois à la cour.

L'importance de cette date dans la carrière du poète nous est attestée par quelques anecdotes qui, pour n'être pas d'une authenticité absolue, n'en sont pas moins l'écho des impressions éprouvées par un public intelligent. Grimarest nous rapporte, dans sa *Vie de Molière*, qu'à la première représentation des *Précieuses*, un vieillard se serait écrié : « Courage, Molière, voilà la bonne comédie ! » Et Ménage, d'après la *Menagiana*, aurait raconté ceci : « J'étais à la première représentation des *Précieuses ridicules* de Molière, au Petit-Bourbon. M[lle] de Rambouillet y était, M[me] de Grignan, tout le cabinet de l'Hôtel de Rambouillet, M. Chapelain et plusieurs autres de ma connaissance. La pièce fut jouée avec un applaudissement général, et j'en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès lors l'effet qu'elle allait produire. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main : « Monsieur, lui dis-je, nous approu- « vions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être « critiquées si finement et avec tant de bon sens ; mais, croyez- « moi, pour me servir de ce que saint Remi dit à Clovis, il nous « faudra brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous « avons brûlé. Cela arriva comme je l'avais prédit, et l'on « revint du galimatias et du style forcé dès cette première « représentation » (2). Enfin, Molière aurait senti lui-même toute la force de sa pièce, et que son génie venait d'éclore, s'il

1. Edition de 1682. *Préface.* — 2. *Menagiana*, 1693.

est vrai qu'il ait dit : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute ou Térence, ni d'éplucher les fragments de Ménandre : je n'ai plus qu'à étudier le monde (1). » — Enfin, le gazetier Loret (2), en ses vers de mirliton, constate, le 6 décembre 1659, le très grand succès des *Précieuses* : à l'en croire, aucune des pièces récentes de du Ryer, de Corneille, de Bois-Robert, de Boyer, etc. n'attira à ce point la foule. Et il termine ainsi :

Pour moi, j'y portai trente sous ;
Mais, oyant leurs fines paroles,
J'en ris pour plus de dix pistoles.

Un auteur de comédies, François Doneau, disait dans *l'Avis au lecteur* d'une de ses pièces, qu'on venait voir les *Précieuses* de vingt lieues à la ronde.

Enfin, une spectatrice du temps, Mlle des Jardins (plus connue sous le nom de Mme de Villedieu, 1632-1683), écrivit un *récit* ou compte rendu, en prose et en vers, *de la farce des Précieuses*, publié chez Barbier en 1660.

Les acteurs. — *Les Précieuses* sont une *farce*. Aussi, selon la tradition italienne de la *comedia dell'arte*, les acteurs y jouent-ils soit sous leur propre nom (*La Grange, du Croisy*), soit sous le nom du type de théâtre qu'ils incarnaient (*Jodelet, Mascarille, Gorgibus*).

Charles Varlet de la Grange devait être le *Jeune premier* le plus accompli de la troupe de Molière. C'est à lui qu'on doit ce *registre* qui permet de suivre jour par jour, le mouvement des représentations au Petit-Bourbon et au Palais-Royal. C'est lui encore qui donna en 1682, avec Vivot, la première édition des œuvres de Molière. — Philibert Gassot, sieur *de Croisy*, était un bel acteur, dont le principal rôle fut Tartuffe. — *Jodelet*, farceur illustre du Marais, était entré en 1659 dans la troupe du Petit-Bourbon. Il était maigre, avec un grand nez, à la voix nasillarde, et, selon la tradition des *farceurs*, il s'enfarinait le visage. Il devait mourir le 26 mars 1660. — On croit que le rôle de Gorgibus fut joué par le frère de Jodelet, *L'Espy*, qui resta au théâtre jusqu'en 1663 seulement. — On ne sait au juste par qui furent tenus les personnages de Magdelon, de Cathos et de Marotte, peut-être par Madeleine Béjart, Mlle de Brie et Mlle Hervé (Geneviève Béjart).

Mais de tous ces acteurs, celui qui nous intéresse le plus est Molière, qui joua Mascarille. Ce nom, sous lequel Molière avait déjà incarné le valet de l'*Étourdi*, vient de l'espagnol *mascarilla*, petit masque (en italien *mascaretta*). On a pensé d'après cette étymologie, que Molière portait dans ce rôle le petit masque, ou *loup* de velours noir, orné d'une sorte de barbe en

1. *Segraisiana*, 1722. — 2. Jean Loret publia de 1650 à 1665 sa *Muse historique*, sorte de gazette en vers, adressée à Mme de Longueville. Cette gazette fut continuée après sa mort par Mayolas, puis par Robinet.

dentelle, ce qui eût été conforme à la tradition de la farce italienne. Mais la description du costume de Mascarille par Mlle des Jardins et les estampes du temps nous montrent un acteur sans masque. « Imaginez-vous, madame, écrit Mlle des Jardins, que sa perruque était si grande qu'elle balayait la place à chaque fois qu'il faisait la révérence, et son chapeau était si petit, qu'il était aisé de juger que le marquis le portait bien plus souvent dans la main que sur la tête ; son rabat se pouvait appeler un honnête peignoir, et ses canons semblaient n'être faits que pour servir de caches aux enfants qui jouent à cligne-musette... Ses souliers étaient si couverts de rubans qu'il ne m'est pas possible de vous dire s'ils étaient de roussi, de vache d'Angleterre ou de maroquin ; du moins sais-je bien qu'ils avaient un demi-pied de haut, et que j'étais fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvaient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons et sa poudre. Jugez de l'importance du personnage sur cette figure. » — On sait que dans Mascarille, Molière obtint un de ses plus grands succès ; il ne dut pas se faire faute de *charger* le rôle, à la manière italienne, et quelques-unes des *cocasseries* qui ont passé dans la tradition du personnage remontent sans doute jusqu'à lui.

Les Précieuses Ridicules.

PRÉFACE

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerais toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur (1) ma comédie. J'offenserais mal à propos tout Paris, si je l'accusais d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y aurait de l'impertinence (2) à moi de le démentir ; et quand j'aurais eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importait qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements ; et je trouvais que le succès qu'elles avaient eu dans la représentation était assez beau pour en demeurer là. J'avais résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe (3) ; et je ne voulais pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais (4). Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : « O temps ! ô mœurs ! (5) » on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée et consentir à une chose qu'on ne laisserait pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avait donné du temps, j'aurais pu mieux songer à moi, et j'aurais pris toutes les précautions que Messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurais été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurais tenté la libéralité

1. *Par honneur*, par point d'honneur. — 2. *Impertinence*. Au XVII[e] siècle, ce mot est presque toujours pris au sens du latin (*quod non pertinet*, ce qui n'est pas en rapport avec,... ce qui ne convient pas). Ici, *impertinence* signifie donc : manque d'à-propos, de jugement. — 3. *Le Proverbe*. « Chandelle, écrit Furetière (1690), se dit proverbialement en ces phrases : *Cette femme est belle à la chandelle, mais le jour gâte tout*, pour dire que la grande lumière fait aisément découvrir ses défauts. » — 4. Dans la galerie du Palais (Cf. la comédie de Corneille qui porte ce titre, et surtout les satires de Boileau) se trouvaient des boutiques de libraires, entre autres celle du fameux Barbin. — 5. CICÉRON, *Catilinaires*, I. 1, « *O tempora ! O mores !* ».

par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurais tâché de faire une belle et docte préface ; et je ne manque point de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste. J'aurais parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma pièce ne m'auraient pas refusé ou des vers français, ou des vers latins (1). J'en ai même qui m'auraient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace (2) à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnaître ; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurais voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie ; et que, par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan, non plus que les juges, les princes et les rois de voir Trivelin (3), ou quelque autre sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi, aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes (4) veut m'aller relier (5) de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

1. La plupart des poètes du XVIe et des premières années du XVIIe siècle, faisaient précéder leurs ouvrages de témoignages en vers français, latins et grecs. — 2. *Efficace*, pour *efficacité*, se trouve également dans CORNEILLE, *Polyeucte*, I, 1. — 3. Le Docteur, ou Pédant, de la *Comedia dell' arte*; le Capitan, ou *Matamore*, soldat fanfaron, descendant du *Miles gloriosus* de Plaute; *Trivelin*, bouffon italien, proche parent d'Arlequin, dérivé du latin *trivium*, carrefour. — 4. Le libraire, dont le vrai nom est *de Luyne*. — 5. *Relier*. On ne mettait pas en vente les livres brochés : on les reliait *en veau*. (Cf. *Femmes savantes*, acte IV, sc. 3.)

LES
PRÉCIEUSES RIDICULES

PERSONNAGES ET ACTEURS

La Grange, *Du Croisy*,	amants rebutés . . .	Les acteurs du même nom.
Gorgibus, bon bourgeois		L'ESPY.
Magdelon, fille de Gorgibus,	précieuses ridicules	MADELEINE BÉJART (?).
Cathos, nièce de Gorgibus,	précieuses ridicules	Mlle DE BRIE, puis Mlle DU PARC (?),
Marotte, servante des précieuses ridicules.		Mlle HERVÉ (Germaine Béjart) ou MARIE RAGUENEAU (?).
Almanzor, laquais des précieuses ridicules.		DE BRIE (?).
Le marquis de Mascarille, valet de La Grange.		MOLIÈRE.
Le vicomte de Jodelet, valet de Du Croisy		JODELET, puis DU PARC
Deux porteurs de chaise.		
Voisines.		
Violons.		

(La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus).

SCÈNE I (1)

LA GRANGE, DU CROISY

DU CROISY. — Seigneur La Grange...

LA GRANGE. — Quoi ?

DU CROISY. — Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE. — Eh bien ?

DU CROISY. — Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE. — A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

DU CROISY. — Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE. — Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout

1. D'après le récit de Mlle des Jardins (cf. p. 9), la pièce commençait par une scène entre Gorgibus et ses filles ; Gorgibus leur annonçait l'arrivée de deux prétendants. Ceux-ci paraissaient à la scène 2, faisaient leur cour, étaient rebutés et juraient de se venger : c'était alors, sous le numéro 3, cette sc. 1re.

scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques (1) provinciales faire plus les renchéries (2) que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : « Quelle heure est-il ? » Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait (3) ?

Du Croisy. — Il me semble que vous prenez la chose fort a cœur.

La Grange. — Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je veux me venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris (4), il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles (5) ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu (6) de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

Du Croisy. — Et comment encore ?

La Grange. — J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux (7).

Du Croisy. — Eh bien, qu'en prétendez-vous faire ?

La Grange. — Ce que j'en prétends faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE

Gorgibus. — Eh bien, vous avez vu ma nièce et ma fille : les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

1. *Pecques* ; sotte prétentieuse (cf. *pécore*, latin *pecus*.) — 2. *Renchéries*. qui s'estime trop cher ; de là, dédaigneux. — 3. Voilà précisément le résumé de l'*entrevue* supprimée. — 4. *Infecté Paris*. Il semble bien, d'après cette expression mise par le poète dans la bouche du personnage raisonnable et sympathique, que Molière ait voulu railler aussi bien les précieuses de Paris que celles de province. — 5. *Donzelles*. (italien *donzella*) forme populaire, pour *demoiselles*. — 6. *Ambigu*, mélange. On appelait *ambigu*, au sens propre, un repas froid où l'on servait à la fois les viandes et le dessert. — 7. « Ces valets beaux esprits et beaux parleurs

LA GRANGE. — C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, *seul.* — Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

SCÈNE III

MAROTTE, GORGIBUS

MAROTTE. — Que désirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS. — Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE. — Dans leur cabinet.

GORGIBUS. — Que font-elles ?

MAROTTE. — De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS. — C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal (1), et mille autres brimborions (2) que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient (3).

SCÈNE IV

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS

GORGIBUS. — Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau (4). Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que (5) je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris ?

MAGDELON. — Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS. — Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

sont très nombreux dans la comédie italienne, dont Molière était tout plein à ce moment. Ils aiment le langage fleuri, les gentillesses d'expressions, les *concetti* ; plusieurs sont poètes et musiciens. » G. Larroumet, édition des *Précieuses* (Garnier). — 1. *Lait virginal*, sorte d'eau de toilette où il entrait de la litharge et du sel, et qui servait à blanchir la peau. — 2. *Brimborions*, bagatelles, objets sans valeur. — 3. Le lard et les pieds de mouton servaient à la composition de pommades. — 4. Molière donne à Gorgibus un langage non pas simple, mais grossier, par une admirable entente de cette loi de *réaction* qui veut qu'un excès en produise toujours un autre. Cf., dans les *Femmes savantes*, Chrysale et Philaminte. Le ton modéré et décent est apporté par des personnages de l'extérieur : La Grange, Du Croisy, Clitandre. — 5. *Que*, se met fréquemment au 17e siècle, pour *alors que*, *puisque*.

GORGIBUS. — Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MAGDELON. — La belle galanterie que la leur ! Quoi ? débuter d'abord par le mariage.

GORGIBUS. — Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MAGDELON. — Ah ! mon père, ce que vous dites-là est du dernier bourgeois (1). Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses (2).

GORGIBUS. — Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MAGDELON. — Mon Dieu, que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini ! La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane et qu'Aronce de plain-pied fût mariée à Clélie (3) !

GORGIBUS. — Que me vient conter celle-ci ?

MAGDELON. — Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser (4) le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée (5). Le jour de la déclaration arrive, qui doit se faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre

1. *Bourgeois*, par opposition à *noble*, c'est-à-dire : vulgaire, grossier. — 2. *Le bel air*, ici le bon ton. Gorgibus va jouer sur le mot. — 3. *Cyrus* et *Mandane*, dans *Artamène ou le Grand Cyrus*, par Mlle de Scudéry (1649-1653) ; *Aronce* et *Clélie*, dans *Clélie, histoire romaine* (1654-1660), par la même. Dans l'un et l'autre roman, en effet, le mariage se prépare pendant dix volumes. C'est ainsi que Julie d'Angennes, fille de Mme de Rambouillet, fit attendre quatorze ans M. de Montausier. — 4. *Pousser*, exprimer avec passion. — 5. Dans les salons précieux on *mettait sur le tapis* des questions de casuistique sentimentale, sur l'amitié, sur l'amour, sur la constance, etc... Déjà au XIIe et au XIIIe siècles chez Éléonore de Guienne et chez Marie de Champagne, on avait disserté ainsi ; la préciosité du XVIIe siècle n'était qu'un renouveau.

présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement aux discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc (1) à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ! encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand (2) que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait (3).

GORGIBUS. — Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.

CATHOS. — En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus (4) en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre (5), et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants et Jolis-vers sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie (6), un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans... ! Mon Dieu, quels amants sont-ce là ! Quelle frugalité d'ajustement et quelle sécheresse de conversation (7) ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges (8).

GORGIBUS. — Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous Magdelon...

MAGDELON. — Eh ! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges (9), et nous appelez autrement.

GORGIBUS. — Comment, ces noms étranges ? Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?

1. *De but en blanc* ; du premier coup. Expression en usage dans le tir à la cible. — 2. *Marchand* ; vulgaire. — 3. Cf. *Femmes savantes*, I, 1. — 4. *Incongru*. Non conforme aux usages. — 5. *La carte de Tendre*. Dans son roman de *Clélie*, Mlle de Scudéry avait inséré une carte du pays de Tendre, c'est-à-dire de l'Amour. Elle y représentait les différentes étapes à suivre pour arriver soit à *Tendre sur Estime*, soit à *Tendre sur Reconnaissance*, soit à *Tendre sur Inclination*. — 6. *Une jambe tout unie*, sans *canons*. — 7. Toutes ces expressions sont *précieuses*, car elles sont métaphoriques. — 8. Cf. *l'École des maris*, acte 1er, sc. 1. — 9. *Etranges*, entendez ici *vulgaires*.

MAGDELON. — Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Magdelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS. — Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement (1) à entendre prononcer ces mots-là ; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord (2).

GORGIBUS. — Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve : je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines ; et pour ces Messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS. — Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je treuve (3) le mariage une chose tout à fait choquante.

MAGDELON. — Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS. — Il n'en faut point douter, elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes ; je veux être maître absolu ; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez religieuses : j'en fais un bon serment.

SCÈNE V

CATHOS, MAGDELON

CATHOS. — Mon Dieu ! ma chère (4), que ton père a la forme enfoncée dans la matière (5) ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme !

1. *Furieusement.* Dès le XVIe siècle (Cf. D'AUBIGNÉ, *Aventures du baron de Fœneste*), les gens du monde employèrent ces adverbes pour *ponctuer* et *souligner* leur conversation. On en trouvera plus loin de nombreux exemples. Et dans *l'Avare* : «Vous donnez *furieusement* dans le marquis.» — 2. C'était l'usage, chez les précieuses, de se donner des noms romanesques, dont quelques-uns (comme *Arthénice* pour *Catherine* de Rambouillet) étaient des anagrammes. Le plus souvent on empruntait aux romans à la mode. Dans *Cyrano de Bergerac* de E. ROSTAND, la précieuse Roxane s'appelle de son vrai nom Magdelaine Robin. — 3. *Treuve*, forme archaïque, pour *trouve*. Cf. LA FONTAINE, *Le Gland et la Citrouille*.— 4. *Ma chère*. Les précieuses s'appelaient entre elles des *chères*. — 6. Ici, pour Cathos, *forme* est tout simplement l'opposé de *matière* ; elle emploie des termes de la philosophie d'Aristote sans en saisir le vrai sens.

MAGDELON. — Que veux-tu, ma chère ? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS. — Je le croirais bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde ; et pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VI

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON

MAROTTE. — Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis et dit que son maître vous veut venir voir.

MAGDELON. — Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles (1). »

MAROTTE. — Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris comme vous la filophie dans le *Grand Cyre* (2).

MAGDELON. — L'impertinente ! le moyen de souffrir cela ? et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAROTTE. — Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MAGDELON. — Ah ! ma chère, un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS. — Assurément, ma chère.

MAGDELON. — Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre (3). Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces (4).

MAROTTE. — Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende (5)

CATHOS. — Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

1. *Nécessaire*. C'est ainsi que, dans le langage précieux on appelait un domestique. — 2. *La filophie*, pour *la philosophie* ; *le Grand Cyre*, *le Grand Cyrus*, roman de Mlle de Scudéry. Cf. les répliques de Martine à Philaminte et à Bélise, dans les *Femmes savantes*, acte II, sc. 6. — 3. *Salle basse*, pièce du rez-de-chaussée, servant de *parloir*. La *chambre* est ici, sans doute, une allusion à la *chambre bleue* d'Arthénice, à l'Hôtel de Rambouillet. — 4. Le *conseiller des grâces*, le miroir ; *soutenons notre réputation* peut se comparer au vers des *Femmes savantes* (III, 3): *Faisons bien les honneurs, au moins, de notre esprit.* — 5. *Parler chrétien*, parler français. Cf. HENRI ESTIENNE (*Dialogue du français italianisé* : « Vous savez que les Italiens, et principalement les Vénitiens, disent *parlate christian*, quand ils veulent dire : Parlez une autre langue que je puisse entendre ; comme si un langage qu'ils n'entendent pas ne devait pas être appelé *chrétien*. »

SCÈNE VII

MASCARILLE, DEUX PORTEURS (1).

MASCARILLE. — Holà ! porteurs, holà ! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR. — Dame ! c'est que la porte est étroite : vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici (2).

MASCARILLE. — Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR. — Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLE. — Hem ?

DEUXIÈME PORTEUR. — Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.* — Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité !

DEUXIÈME PORTEUR. — Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MASCARILLE. — Ah ! ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.* — Çà payez-nous vitement !

MASCARILLE. — Quoi ?

PREMIER PORTEUR. — Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure (3).

MASCARILLE. — Il est raisonnable (4).

PREMIER PORTEUR. — Vite donc.

MASCARILLE. — Oui-dà. Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens : es-tu content ?

PREMIER PORTEUR. — Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et...

MASCARILLE. — Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher (5)

1. Mascarille est amené sur la scène dans une chaise à porteurs, moyen de transport tout récent à cette époque. — 2. *Que nous soyons entrés*. Nous dirions : *que nous entrassions*. — 3. *Tout à l'heure*, tout de suite. — 4. *Il* est neutre : *cela est raisonnable*. Variante de l'éd. de 1682 : « Il est raisonnable, celui-là. » — 5 *Au petit coucher*. N'étaient admis, au petit lever et au petit coucher du Roi, qu'un nombre très restreint de princes et de personnages illustres.

SCÈNE VIII

MAROTTE, MASCARILLE

MAROTTE. — Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE. — Qu'elles ne se pressent point : je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE. — Les voici.

SCÈNE IX

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR

MASCARILLE, *après avoir salué.* — Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante (1) affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MAGDELON. — Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS. — Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE. — Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste (2) en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot (3) tout ce qu'il y a de galant (4) dans Paris.

MAGDELON. — Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie (5).

CATHOS. — Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

MAGDELON. — Holà, Almanzor !

ALMANZOR. — Madame.

MAGDELON. — Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation (6).

MASCARILLE. — Mais au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

CATHOS. — Que craignez-vous ?

MASCARILLE. — Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise (7). Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés et de traiter une âme de Turc à More (8). Comment diable, d'abord qu'(9)on les approche, ils se mettent sur leur garde

1. *Méchante*. mauvaise. — 2. *Juste*. adjectif employé comme neutre. — 3. *Pic, repic et capot*, termes du jeu de piquet. — 4. *Galant*, élégant, distingué. — 5. *Le sérieux, le doux*, adjectifs substantivés. — 6. *Les commodités de la conversation*, les fauteuils. — 7. *Franchise*. liberté. — 8. *De Turc à More*. Les Turcs étaient alors les maîtres tyranniques des États barbaresques et traitaient les Mores en sujets. — 9. *D'abord que...*, aussitôt que.

meurtrière (1) ? Ah ! par ma foi, je m'en défie, et je m'en vais gagner au pied (2), ou je veux caution bourgeoise (3) qu'ils ne me feront point de mal.

MAGDELON. — Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. — Je vois bien que c'est un Amilcar (4).

MAGDELON. — Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie (5).

CATHOS. — Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.* — Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris ?

MAGDELON. — Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode (6) de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE. — Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS. — C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE. — Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise (7).

MAGDELON. — Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE. — Vous recevez beaucoup de visites : quel bel esprit est des vôtres ?

MAGDELON. — Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies* (8).

CATHOS. — Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE. — C'est moi qui ferai votre affaire mieux que

1. *Garde meurtrière.* « Mascarille emploie, par affectation de bel air, les termes d'escrime comme ceux de guerre et de chasse. » (G. Larroumet.) — 2. *Gagner au pied*, fuir. — 3. *Caution bourgeoise.* Terme de droit coutumier. C'est la *garantie*, pour un prêt, d'un bourgeois notable, connu dans sa ville. Cf. *Critique de l'Ecole des femmes*, § 6. « *La caution n'est pas bourgeoise.* » — 4. *Amilcar*, personnage du roman de M[lle] Scudéry, *Clélie* ; il y joue le rôle de l'amant spirituel et agréable ; Horatius Coclès, au contraire, y représente l'amant bourru. Sous le nom du Carthaginois Amilcar, M[lle] de Scudéry avait peint le poète Sarrasin. — 5. *Prud'homie*, honnêteté. — 6. *Antipode*, dans le sens figuré de *contraire*. — 7. *La chaise*, la chaise à porteurs Cf. ci-dessus, scène 7. — 8. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, on publiait de nombreux petits volumes, contenant des vers ou des nouvelles en prose, de divers auteurs. Celui auquel fait allusion Magdelon, avait été publié en 1653, par le libraire Ch. de Sercy, sous ce titre : *Pièces choisies de MM. Corneille, Benserade, de Scudéry, Boisrobert, Sarrazin, Desmarets, etc.*.

personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MAGDELON. — Eh ! mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit (1) de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : « Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. » C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir (2).

CATHOS. — En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu (3).

MASCARILLE. — Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une Académie de beaux esprits (4), et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles (5) de Paris, deux cents chansons, autant de

1. *Bruit*, réputation. — 2. *Donner un clou. Clou*, dans cette locution, représente un *objet sans valeur*, ce qu'il y a de plus petit, de plus infime... (Cf. *mie* (*miette*), *goutte*, etc...) — 3. Molière atteint ici non plus seulement la *préciosité*, mais le travers fondamental et toujours actuel des « gens du monde » qui, en littérature, comme en toilette, ne songent qu'à la *mode*. — 4. *Académie*. Au sens général de réunion savante. — 5. *Ruelles*. Proprement, espace libre, entre le lit et la muraille ; puis la partie d'une chambre où l'on place les fauteuils et les tabourets, autour d'un lit de repos (*Hôtel de Rambouillet*) ; enfin, par extension, tout salon littéraire.

sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits (1).

MAGDELON. — Je vous avoue que je suis furieusement (2) pour les portraits : je ne vois rien de si galand que cela.

MASCARILLE. — Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS. — Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE. — Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAGDELON. — Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE. — C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine (3).

MAGDELON. — Ah ! certes, cela sera du dernier beau (4). J'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE. — Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent (5).

MAGDELON. — Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE. — Sans doute. Mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS. — L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE. — Écoutez donc.

MAGDELON. — Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE. — *Oh, oh! je n'y prenais pas garde :*
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde
Votre œil en tapinois (6) *me dérobe mon cœur.*
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

CATHOS. — Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé (7) dans le dernier galand.

1. *Portraits*, genre mis à la mode par les romans, surtout par Mlle de Scudéry. En 1657, la Grande Mademoiselle pria tous ses invités de faire leur propre portrait, et tous ces *petits morceaux* furent publiés par Segrais en 1659, sous ce titre: *La Galerie des Peintures*. On peut lire, en tête des *Maximes* de La Rochefoucauld, son portrait fait par lui-même. — 2. *Furieusement*. Cf. la notice sur les *Précieuses*. — 3. Benserade a mis en *rondeaux* les *Métamorphoses* d'Ovide ; mais seulement en 1676. Molière, loin de corriger un ridicule, n'a fait ici que le prévoir. — 4. *Du dernier beau*, cf. *du dernier galant*. — 5. *Les gens de qualité* écrivaient souvent ; mais ils ne signaient point leurs œuvres, tout en prenant toutes les précautions qu'il faut pour ce que fût le « secret de Polichinelle ». — 6. *Tapinois*. Se dit de la posture d'un animal qui est *tapi*, et qui guette sa proie. — 7. *Poussé*. exprimé.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

MAGDELON. — Il (1) en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE. — Avez-vous remarqué ce commencement : *Oh, oh ?* Voilà qui est extraordinaire : *oh, oh !* comme un homme qui s'avise tout d'un coup : *oh, oh !* La surprise : *oh, oh* (2).

MAGDELON. — Oui, je trouve ce *oh, oh !* admirable.

MASCARILLE. — Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS. — Ah ! mon Dieu, que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer (3).

MAGDELON. — Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh, oh !* qu'un poème épique (4).

MASCARILLE. — Tudieu ! Vous avez le goût bon.

MAGDELON. — Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE. — Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde ? Je n'y prenais pas garde*, je ne m'apercevais pas de cela : façon de parler naturelle : *je n'y prenais pas garde. Tandis que sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton ; *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *votre œil en tapinois...* Que vous semble de ce mot *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

CATHOS. — Tout à fait bien.

MASCARILLE. — *Tapinois*, en cachette : il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois* (5).

MAGDELON. — Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE. — *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur* (6) !

MAGDELON. — Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galand.

MASCARILLE. — Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

1. *Il*, neutre ; cela. — 2. Comparer ce commentaire, ou plutôt cette paraphrase ridicule, à la scène où les *femmes savantes* critiquent le sonnet et le madrigal de Trissotin (acte III, sc. 2). Ce sont d'excellents modèles par l'absurde, de *ce que ne doit point être* une analyse littéraire. — 3. *Payer*. Peut-être faut-il prendre ici le mot dans son sens propre, comme une allusion aux libéralités de certains *Mécènes* qui *payaient* les beaux vers argent comptant. Cf. *Femmes savantes* (acte III, sc. 2) : *Et c'est à mon avis un endroit impayable.* — 4. Le poème épique est considéré comme le poème par excellence. Cf. BOILEAU, *Art poétique*, III. — 5. *Tapinois*. Une *tradition* de théâtre permet aux acteurs de broder sur ce mot. Mascarille ajoute : *miaou* ! *tapinois...* et une mimique appropriée. Ces *traditions* nous prouvent que les *Précieuses* sont bien encore une farce à l'italienne. — 6. L'acteur se lève et court par toute la pièce, comme s'il poursuivait le voleur ; puis il retombe essoufflé dans son fauteuil ; de là, le *comique* de la réflexion de Magdelon : « Il faut avouer que cela a un tour *spirituel* et *galand*. »

CATHOS. — Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE. — Moi ? Point du tout.

CATHOS. — Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE. — Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris (1).

MAGDELON. — Assurément, ma chère.

MASCARILLE. — Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem. La, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix mais il n'importe, c'est à la cavalière (1).

(Il chante.)

Oh ! oh ! je n'y prenais pas... etc.

CATHOS. — Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point (3) ?

MAGDELON. — Il y a de la chromatique là dedans (4).

MASCARILLE. — Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur !...* Et puis, comme si l'on criait bien fort, *au, au, au, au, au, au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée : *au voleur !*

MAGDELON. — C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin (5). Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS. — Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MAGDELON. — La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE. — A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS. — A rien du tout.

MAGDELON. — Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements

MASCARILLE. — Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAGDELON. — Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE. — Mais je vous demande d applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition

1. Cf. le *Bourgeois gentilhomme*. Acte I, sc. 2, et *passim*. — 2. *A la cavalière*, comme ferait un *cavalier*. — L'air chanté par Mascarille est laissé à la fantaisie de l'acteur. On ne connaît pas celui que Molière adapta lui-même à ses paroles. — 3. Cette locution était déjà fréquente avant les *Précieuses* Cf. RÉGNIER, *Sat.* VIII, 39, 40. — 4. *Chromatique*. La gamme *chromatique* est celle qui procède par demi-tons successifs. — 5. *Le fin du fin*, c'est-à-dire le dernier degré de la finesse. ROSTAND, dans *Cyrano* (acte III, sc. 6), a spirituellement joué sur cette expression : « *Je crains...*, dit Cyrano (qui parle au nom de Christian), *Que l'âme ne se vide à ces passe-temps vains, Et que le fin du fin ne soit la fin des fins.* »

les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation, et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire (1). Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau », devant que les chandelles soient allumées (2).

MAGDELON. — Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on gnore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. — C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier (3) comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE. — Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MAGDELON. — Eh il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE. — Ah ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS. — Hé, à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE. — Belle demande ! Aux grands comédiens (4). Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parl : ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS. — En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE. — Que vous semble de ma petite-oie (5) ? La trouvez-vous congruante (6) à l'habit ?

CATHOS. — Tout à fait.

MASCARILLE. — Le ruban est bien choisi.

MAGDELON. — Furieusement bien (7). C'est Perdrigeon tout pur (8).

1. Cf. *Critique de l'Ecole des femmes*, sc. 7. — 2. *Devant que*, pour *avant que*. — *Les chandelles* étaient placées en *rampe* devant la scène, et sur des *lustres*. Pendant les entr'actes, parfois même pendant la représentation, on les *mouchait*. Ce genre d'éclairage subsista jusque vers la fin du XVIII[e] siècle. — 3 *Ecrier*, nous dirions : récrier. — 4. *Aux grands comédiens*. Les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. Cf. *L'Impromptu de Versailles*. — 5. *Petite-oie*. On appelait *petite-oie*, dans une volaille, ce que nous nommons les *abatis* ; et, dans un costume, la garniture en passementerie et les rubans. — 6. *Congruante*, s'accordant avec, assortie. — 7. *Furieusement*. Cf. Notice sur les *Précieuses*. — 8. *Perdrigeon* ou *Perdigeon* était le « mercier » à la mode, celui chez qui les gens de qualité achetaient leurs rubans, leurs cravates, etc. Sur les rubans, cf. *Avare*, acte I, sc. 4, et RACINE, *Plaideurs*, sc. 3, où Dandin dit à son fils : « Chacun de tes rubans me coûte une sentence. »

MASCARILLE. — Que dites-vous de mes canons (1) ?

MAGDELON. — Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE. — Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait (2).

MAGDELON. — Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE. — Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAGDELON. — Ils sentent terriblement bon.

CATHOS. — Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE. — Et celle-là ?

(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)

MAGDELON. — Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement (3).

MASCARILLE. — Vous ne me dites rien de mes plumes : comment les trouvez-vous ?

CATHOS. — Effroyablement belles.

MASCARILLE. — Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON. — Je vous assure que nous sympathisons vous et moi : j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et, jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.* — Ahi, ahi, ahi, doucement ! Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.

CATHOS. — Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE. — Quoi ? toutes deux contre mon cœur, en même temps ? M'attaquer à droit (4) et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale : et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS. — Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MAGDELON. — Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS. — Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE. — Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

1. *Canons.* Ornements de toile, garnis de dentelles, attachés à la culotte au dessous du genou, et descendant jusqu'à mi-jambes. — 2. *Quartier.* Quart d'aune (0m 30). — 3. *Le sublime.* Le cerveau. — 4. *A droit.* pour *à droite.* Avec *à droit* on sous-entendait *côté*, comme on sous-entend *main* avec *droite.*

SCÈNE X

CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, MASCARILLE

MAROTTE. — Madame, on demande à vous voir.
MAGDELON. — Qui ?
MAROTTE. — Le vicomte de Jodelet.
MASCARILLE. — Le vicomte de Jodelet ?
MAROTTE. — Oui, Monsieur.
CATHOS. — Le connaissez-vous ?
MASCARILLE. — C'est mon meilleur ami.
MAGDELON. — Faites entrer vitement.
MASCARILLE. — Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.
CATHOS. — Le voici.

SCÈNE XI

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, ALMANZOR

MAGDELON. — Ah ! vicomte !
JODELET, — Ah ! marquis !
(*S'embrassant l'un l'autre* (1).
MASCARILLE. — Que je suis aise de te rencontrer !
JODELET. — Que j'ai de joie de te voir ici !
MASCARILLE. — Baise-moi donc encore un peu, je te prie.
MAGDELON. — Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.
MASCARILLE. — Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.
JODELET. — Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux (2) sur toutes sortes de personnes.
MAGDELON. — C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.
CATHOS. — Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.
MAGDELON, *à Almanzor.* — Allons, petit garçon, faut-il

1, *S'embrassant.* Molière a ridiculisé cette habitude des gens de qualité dans les *Fâcheux* (acte I, sc. 1), dans l'*Impromptu de Versailles* (sc. 3) et dans *le Misanthrope* (acte I, sc. 1). Et LA BRUYÈRE a écrit dans le portrait de Théognis (*Des Grands*) : « ... Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main ; il lui presse la tête contre sa poitrine : il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. » Ce n'était d'ailleurs que l'équivalent de notre *poignée de main.*— 2. *Droits seigneuriaux,* dans le sens d'*hommages.*

toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE. — Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte : il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez (1).

JODELET. — Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE. — Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des plus vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils (2).

JODELET. — Vous ne m'en devez rien, Marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE. — Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET. — Et dans les lieux où il faisait fort chaud (3).

MASCARILLE, *les regardant toutes deux*. — Oui ; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai !

JODELET. — Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte (4).

MASCARILLE. — Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET. — La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE. — C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS. — Pour moi, j'ai un furieux tendre (5) pour les hommes d'épée.

MAGDELON. — Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE. — Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras (6) ?

JODELET. — Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'était bien une lune toute entière (7).

1. *Pâle*. Jodelet était un *enfariné*. Cf. la Notice des *Précieuses*. — 2. *A trois poils*. On marquait la qualité du velours par plusieurs liserés jaunes : un velours à *trois poils* était de fabrication supérieure. — 3. A la cuisine. — 4. De la *cavalerie* sur les *galères* devrait étonner un peu les deux précieuses : mais cette bouffonnerie traditionnelle et souvent répétée depuis Molière (cf. Les *Deux Aveugles* : le 4e plongeurs à cheval), ne paraît pas suspecte à leur sottise. — 5. *Un furieux tendre*. *Tendre* est ici substantif. Cf. *La Carte de Tendre*. — 6. En 1654, pendant la Fronde, — ou plutôt en 1640, quand la ville fut conquise par le maréchal de La Meilleraye sur les Espagnols. — 7. *Demi-lune*. La *demi-lune* est un petit ouvrage de fortifications construit devant une place, et formant un angle tourné vers l'ennemi.

MASCARILLE. — Je pense que tu as raison.

JODELET. — Il m'en doit bien souvenir, ma foi : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce ; vous sentirez quelque coup, c'était là.

CATHOS. — Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE. — Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci, là, justement au derrière de la tête : y êtes-vous ?

MAGDELON. — Oui : je sens quelque chose.

MASCARILLE. — C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET. — Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines (1).

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses.* — Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MAGDELON. — Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE. — Ce sont des marques honorables, qui font voir ce qu'on est.

CATHOS. — Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE. — Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET. — Pourquoi ?

MASCARILLE. — Nous mènerions promener ces Dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau (2).

MAGDELON. — Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE. — Ayons donc les violons pour danser ?

JODELET. — Ma foi, c'est bien avisé.

MAGDELON. — Pour cela, nous y consentons : mais il faut quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE. — Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette (3) ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MAGDELON. — Almanzor, dites aux gens de Monsieur qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces Messieurs et ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

MASCARILLE. — Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET. — Mais toi-même, Marquis, que t'en semble ?

MASCARILLE. — Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes (4). Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

1. *Gravelines* fut assiégé deux fois, en 1644 et en 1648. — 2. *Cadeau*. se disait alors d'un repas ou d'un goûter offert aux dames. — 3. La plupart de ces noms de valets sont, selon l'usage du temps, tirés de la province où ils étaient nés. — 4. *Braies*. Haut-de-chausses. *Les braies nettes*, sorte de proverbe, qui se disait des effets de la peur sur un soldat voyant le feu pour la première fois.

MAGDELON. — Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS. — Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE. — Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus.

CATHOS. — Eh ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur : que nous ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET. — J'aurais envie d'en faire autant mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE. — Que diable est cela ? Je fais toujours bien le premier vers : mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé : je vous ferai un impromptu à loisir (1), que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET. — Il a de l'esprit comme un démon.

MAGDELON. — Et du galand, et du bien tourné.

MASCARILLE. — Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la Comtesse ?

JODELET. — Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE. — Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin et m'a voulu mener à la campagne courir (2) un cerf avec lui ?

SCÈNE XII

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE, ALMANZOR.

MAGDELON. — Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds (3) ; et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. — Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE. — Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR. — Oui, Monsieur ; ils sont ici.

CATHOS. — Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul comme par prélude.* — La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON. — Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. — Et a la mine de danser proprement (3).

MASCARILLE, *ayant pris Magdelon.* — Ma franchise va danser

1. Expression devenue proverbiale. — 2. *Les âmes des pieds*, les violons. — 3. *Proprement*, avec élégance.

la courante (1) aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh ! quels ignorants ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! Ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la. la, la. Ferme, ô violons de village.

JODELET, *dansant ensuite.* — Holà ! ne pressez pas si fort la cadence ! je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIII

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MAGDELON, LUCILE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. — Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.* — Ahy ! ahy ! ahy ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi (2).

JODELET. — Ahy ! ahy ! ahy !

LA GRANGE. — C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance !

DU CROISY. — Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

CATHOS, MAGDELON, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MAGDELON. — Que veut donc dire ceci ?

JODELET. — C'est une gageure (3).

CATHOS. — Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

MASCARILLE. — Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serais emporté.

MAGDELON. — Endurer un affront comme celui-là, en notre présence !

MASCARILLE. — Ce n'est rien ; ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps ; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XV

DU CROISY, LA GRANGE, MAGDELON, CATHOS, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. — Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(*Trois ou quatre spadassins entrent.*)

1. *Courante.* Sorte de danse. (Cf. *Fâcheux*, I, 3.) — 2. On voit, par cette phrase, que les scènes précédentes ont été concertées entre les maîtres et les valets. — 3. A la représentation, l'acteur ajoute : « Et nous l'avons gagnée. »

MAGDELON. — Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROISY. — Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal ?

MAGDELON. — Vos laquais ?

LA GRANGE. — Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MAGDELON. — O Ciel, quelle insolence !

LA GRANGE. — Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET. — Adieu notre braverie (1).

MASCARILLE. — Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY. — Ha ! ha ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. — C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. — O Fortune, quelle est ton inconstance !

DU CROISY. — Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose (2).

LA GRANGE. — Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

CATHOS. — Ah ! quelle confusion !

MAGDELON. — Je crève de dépit.

VIOLONS, *au marquis*. — Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera, nous autres ?

MASCARILLE. — Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS, *au vicomte*. — Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET. — Demandez à Monsieur le Marquis.

SCÈNE XVI

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS. — Ah ! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ! Et je

1. *Braverie*. élégance. Cf. *Amour médecin*. I. 1. — 2. Mascarille et Jodelet ôtent leurs beaux habits et apparaissent, le premier avec une *souquenille* de laquais, le second en veste blanche de cuisinier. Jodelet, suivant une *tradition* qui doit être aussi ancienne que la pièce, ôte successivement plusieurs gilets.

viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Messieurs qui sortent !

MAGDELON. — Ah ! mon père, c'est une pièce (1) sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS. — Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MAGDELON. — Ah ! je jure que nous en serons vengés, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE. — Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part : je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XVII

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS. — Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.* — Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer (2). Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées (3), pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes (4), puissiez-vous être à tous les diables !

1. *Pièce*, tour, farce. — 2. Il leur donne des coups de bâton. — 3. *Billevesées*, sottises (vient de *billeveze*, cornemuse.) — 4. Malherbe disait d'un sonnet de Racan : « Ce n'est pas un sonnet, c'est une sonnette. »

Paris-Lille, — Imp. A. Taffin-Lefort. — 129-6-26.

LIBRAIRIE A. HATIER, 8, rue d'Assas, PARIS, VIᵉ

CH.-M. DES GRANGES
Professeur de première au lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

des origines à 1920.

Baccalauréat. — 1ʳᵉ, 2ᵉ et 3ᵉ des Lycées et Collèges de Garçons.
Brevet supérieur, Écoles normales, etc.
4ᵉ et 5ᵉ années de l'Enseignement secondaire des Jeunes filles.

Dans ces deux éditions nouvelles (la 22ᵉ édition in-16, — et la 10ᵉ édition illustrée), nous avons tenu à développer jusqu'à l'année 1920 l'histoire de la *Poésie*, du *Théâtre* et du *Roman*. Tout en écartant provisoirement les noms d'écrivains dont la notoriété n'est pas encore assez éprouvée, nous avons voulu mettre à la disposition de nos lecteurs un livre au courant de l'histoire littéraire la plus récente. Nous ne saurions mieux reconnaître que par cette constante « mise au point » d'édition en édition, la sympathie que l'Enseignement et le public lettré n'ont cessé de nous témoigner.

I. — ÉDITION IN-16 REVUE ET AUGMENTÉE

1054 pages, 54 gravures, broché . . . .
Cartonné. . . . .

II. — ÉDITION IN-8 (15 × 21) REVUE ET AUGMENTÉE

XVI-976 pages, 479 gravures, broché, couverture de luxe . . . . . .
Relié toile, tranches rouges. . . . .
Reliure de luxe, façon maroquin, tête dorée. . . . .

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS

d'après la Méthode historique

publiée sous la direction de

Ch.-M. DES GRANGES

Professeur de première au lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

Éditions illustrées d'après les documents de l'époque,

avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique.

Boileau, *Œuvres choisies*, par Ch.-M. DES GRANGES. In-16, XXII-708 pages, 116 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Bossuet, *Œuvres choisies*, par J. CALVET, agrégé des lettres. In-16, XVI-722 pages, 34 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Chateaubriand, *Œuvres choisies*, par Ch. FLORISOONE, professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly. In-16, XXIV-436 pages, 30 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Chefs-d'œuvre poétiques du seizième siècle : *Marot, du Bellay, Ronsard, d'Aubigné, Régnier*, par J. VIANEY, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier. In-16, XVI-469 pages, 31 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or . . . .

Corneille, *Théâtre choisi*, par S. ROCHEBLAVE, professeur à l'Université de Strasbourg, et Ch.-M. DES GRANGES. In-16, XVI-1.036 pages, 80 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Fénelon, *Œuvres choisies*, par A. CHÉREL, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. In-16, XVI-688 pages, 57 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or . . . .

La Bruyère, *Œuvres choisies*, par R. RADOUANT, professeur agrégé au lycée Henri IV, docteur ès lettres. In-16, 760 pages, 77 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

La Fontaine, *Œuvres choisies*, par G. LE BIDOIS, docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas. In-16, XII-548 pages, 43 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Lamartine, *Œuvres choisies*, par M. LEVAILLANT, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, professeur au Lycée Condorcet. In-16, XXIV-1.068 pages, 68 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or.

Molière, *Théâtre choisi*, par Ch.-M. DES GRANGES. In-16, XX-996 pages, 42 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Montaigne, *Œuvres choisies*, par R. RADOUANT. In-16, X-464 pages, 61 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . . .

Racine, *Œuvres choisies*, par M. FOURCASSIÉ, professeur agrégé des lettres au lycée de Toulouse. In-16, XXII-920 pages, 75 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or . . . .

Voltaire, *Œuvres choisies*, par L. FLANDRIN, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de première au lycée Louis-le-Grand. In-16, XXIV-1.016 pages, 125 gravures, broché ; relié pégamoïd, titre or. . . .

LES CLASSIQUES POUR TOUS

LITTÉRATURE FRANÇAISE (suite)

CHAQUE EXEMPLAIRE . .. .

LE SAGE. — Gil Blas (2 vol.). — Turcaret.

MAINTENON (Mme de). — Lettres et Entretiens.

MAISTRE (J. de). — Les Soirées de Saint-Pétersbourg.

MAISTRE (X. de). — La Jeune Sibérienne — Le Lépreux de la cité d'Aoste (1 vol.). — Voyage autour de ma chambre.

MALEBRANCHE. — De la recherche de la vérité.

MARIVAUX. — Les Fausses Confidences. — Le Jeu de l'amour et du hasard. — La Nouvelle Colonie — L'Ile des Esclaves (1 vol.).

MAROT. — Poésies choisies.

MIRABEAU. — Discours.

MOLIÈRE. — L'Avare. — Le Bourgeois gentilhomme. — Les Femmes savantes. — Les Fourberies de Scapin — La Comtesse d'Escarbagnas (1 vol.). — Le Malade imaginaire. — Le Misanthrope. — Les Précieuses ridicules. — Tartuffe.

MONTAIGNE. — Extraits pédagogiques.

MONTESQUIEU. — Lettres persanes. — L'Esprit des Lois. — Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.

MUSSET. — Fantasio — Un Caprice (1 vol.). — Il ne faut jurer de rien. — Mélanges de Littérature. — Poésies choisies.

NAPOLÉON Ier. — Lettres. Bulletins. Proclamations (1 vol.). — Mémoires de Sainte-Hélène. — Récits militaires.

NODIER (Ch.). — Contes et Nouvelles.

ORATEURS politiques de 1815 à 1848.

ORLÉANS (Ch. d') et VILLON. — Poésies.

PASCAL. — Opuscules philosophiques. — Provinciales. — Pensées.

RABELAIS. — Pages pédagogiques.

RACINE. — Andromaque. — Athalie. — Bérénice. — Britannicus. — Esther. — Iphigénie. — Mithridate. — Phèdre. — Les Plaideurs. — Racine et Port-Royal.

REGNARD. — Le Joueur.

RIVAROL. — Discours sur l'universalité de la langue française.

ROLAND (Mme). — Mémoires.

RONSARD. — Poésies choisies.

ROTROU. — Venceslas.

ROUSSEAU. — Le Contrat social — Lettre à d'Alembert. — Emile (L. II).

SAINTINE. — Picciola.

SAINT-SIMON. — Mémoires (2 vol.).

SALONS au dix-huitième siècle.

SCARRON. — Le Roman comique.

SCRIBE. — Bertrand et Raton. — Le Verre d'eau.

SEDAINE. — Le Philosophe sans le savoir. — La Gageure imprévue. — Richard Cœur de Lion.

SÉVIGNÉ (Mme de). — Lettres choisies.

STAEL (Mme de). — De l'Allemagne.

STENDHAL. — La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin). — Récits des Temps Mérovingiens (2 vol.).

TOPFFER. — La Bibliothèque de mon oncle.

URFÉ (Honoré d'). — L'Astrée (2 vol.).

VAUVENARGUES. — Œuvres choisies.

VEUILLOT (Louis). — Ma conversion.

VIGNY (A. de). — Chatterton. — La Maréchale d'Ancre. — Poésies choisies. — Servitude et Grandeur militaires (3 vol.). — Stello. — Cinq-Mars.

VINCENT DE PAUL (Saint). — Lettres choisies.

VOLTAIRE. — Charles XII (2 vol.). — Jeannot et Colin — Extraits des Contes (1 vol.). — Mérope. — Zaïre. — Lettres choisies (2 vol.). — Siècle de Louis XIV (2 vol.).

Ch.-M. DES GRANGES
Professeur de Première au Lycée Charlemagne, Docteur ès lettres.

PAGES DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
(1800-1920)

Un volume grand in-8 (15×21) de 1.040 pages, avec 320 *gravures documentaires*, broché, ; cartonné,

Notre littérature contemporaine attire et retient de plus en plus l'attention des Français et des Étrangers. Les programmes mêmes de l'enseignement élargissent la place réservée aux écrivains des dix-neuvième et vingtième siècles ; et le grand public aime à connaître, au moins par leurs meilleures pages, ceux dont les noms reviennent si souvent dans les revues, les journaux et les conversations mondaines.

La difficulté est de bien choisir les morceaux caractéristiques dans des ouvrages qui, pour la plupart, n'ont pas encore subi l'épreuve du temps, et ne sont pas définitivement classés. C'est une tâche qu'il faut entreprendre à la fois sans préjugés contre les nouveautés et sans oublier le bon goût qui doit toujours distinguer un livre français. On ne trouve dans celui-ci que des pages excellentes, empruntées aux plus grands noms de notre pays, depuis Chateaubriand jusqu'à Paul Bourget, depuis Victor Hugo jusqu'à Edmond Rostand. Ces citations sont précédées de notices biographiques détaillées, accompagnées de portraits, de sujets et de motifs tirés des meilleures éditions, et ayant un caractère documentaire.

Une *Introduction* de quinze pages présente aux lecteurs un tableau synthétique et complet du développement de la littérature française aux dix-neuvième et vingtième siècles.

Ce beau volume, imprimé avec luxe, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques des Universités et des Collèges, dans les distributions de prix, et sur la table de toutes les familles, en France et à l'Étranger.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 046460884